

Le mythe de Sisyphe

(réécrit par G. Jeanmart, à partir du récit qu'en fait Camus, *Le mythe de Sisyphe*, p. 29 et p. 163-165).

Les dieux avaient condamné Sisyphe à rouler sans cesse un rocher jusqu'au sommet d'une montagne d'où la pierre retombait par son propre poids. Ils avaient pensé avec quelque raison qu'il n'est pas de punition plus terrible que le travail inutile et sans espoir.

Les opinions diffèrent sur les motifs qui lui valurent cette punition. On lui reproche d'abord quelque légèreté avec les dieux. Il livra leurs secrets. Egine, fille d'Asope, fut enlevée par Zeus. Le père s'étonna de cette disparition et s'en plaignit à Sisyphe. Lui, qui avait connaissance de l'enlèvement, offrit à Asope de l'en instruire, en monnayant l'information. Il en fut puni dans les enfers.

Homère nous raconte une autre version : Sisyphe avait enchaîné la Mort. S'apercevant que plus personne ne mourrait, Zeus envoya le dieu des enfers, Hadès, délivrer la Mort.



Une autre version est plus intéressante. On dit encore que Sisyphe près de la mort, voulu éprouver l'amour de sa femme et lui ordonna de jeter son corps sans sépulture au milieu de la place publique. Arrivé aux enfers, il obtint de Hadès, irrité d'une obéissance si contraire à l'amour humain, la permission de retourner sur terre châtier sa femme. Mais quand il eût à nouveau revu le visage de ce monde, goûté l'eau et le soleil, les pierres chaudes et la mer, il ne voulut plus retourner en Enfers. Les rappels et colère d'Hadès n'y firent rien. Bien des années encore, il vécut ainsi devant la mer et les sourires éclatants de la terre grecque. Il fallut un arrêt des dieux. La Mort vint elle-même – à moins que ce soit le dieu messager, Hermès, nous ne sommes pas très sûrs – se saisir du désobéissant et rusé Sisyphe pour le conduire aux Enfers où son rocher était l'attendait.

Il avait voulu l'immortalité ? Eh bien, soit, il l'aurait... Imaginez-le seulement, toujours maintenant, depuis des millions d'année, le corps tendu pour soulever l'énorme pierre, l'aider à gravir une pente cent fois recommencée ; voyez son visage crispé, la joue collée contre la pierre, le secours d'une épaule qui reçoit la masse couverte de glaise, d'un pied qui la cale, puis la pousse à bout de bras, avant de venir y glisser le poids de son corps, pour l'empêcher de redescendre. Tout au bout de ce long effort mesure par l'espace sans ciel et le temps sans profondeur, le but est atteint. Sisyphe regarde alors la pierre dévaler en quelques instants vers ce monde inférieur d'où il faudra, encore et à jamais, la remonter vers les sommets. Il redescend dans la plaine.

Notre vie est-elle si différente ? Dès l'école, notre vie se répète sans cesse : Lever, bus, deux fois 50 minutes de cours, récré, deux fois 50 minutes de cours, temps de midi, deux fois 50 minutes de cours, récré, une fois 50 minutes de cours, bus, devoirs et leçons, écran, repas, sommeil et lundi mardi mercredi - ça s'arrête plus tôt, tiens - jeudi vendredi sur le même rythme. Toujours la même chose. Et un jour la mort. Quel sens cela pourrait-il bien avoir ? Aucun. La vie humaine est absurde.

Question de départ :

Pourrais-tu supporter que la vie que tu as menée jusqu'ici se répète inlassablement ?

Avons-nous besoin de la nouveauté ?

Quels sont tes rochers à toi ? Les choses que tu dois sans cesse recommencer, que tu le veuilles ou non ?

Notre vie est-elle absurde ou au contraire a-t-elle un sens ?

Question de relance :

Penser l'insoutenable de l'immortalité de Sisyphe : être immortel, est-ce vraiment enviable ? Qu'est-ce que l'immortalité pourrait avoir d'insoutenable ? De peu enviable ? D'irrespirable ?

Références pour prolonger le débat, le relancer :

Nietzsche : l'épreuve de **éternel retour** du moment présent comme test et comme moyen d'intensifier sa vie, c'est-à-dire de rehausser notre niveau l'exigence à l'égard de chaque instant de sa vie. *Et si le moment présent devait revenir inlassablement ? « Mène ta vie en sorte que tu puisses souhaiter qu'elle se répète éternellement ».* Idée est très éloignée de l'idée de résurrection présente dans certaines religions : le philosophe ne tient pas pour véritable la possibilité de revivre à l'infini sa propre vie, mais il fait de cette perspective une pierre de touche pour la valeur de notre existence. Peut-être que le bilan que la plupart des hommes feraient au soir de leur vie suffit à prouver l'absurdité de l'existence. Si en effet la mort venait nous voir ce jour même en nous annonçant que notre heure est venue mais que nous pouvons décider, au lieu de sombrer dans le néant, de revivre à l'infini et dans ses moindres détails toute la vie que nous avons menée jusqu'ici, il y a fort à parier que nous préférerions retourner au néant. Aussi faut-il tâcher de vivre de telle sorte que l'on puisse souhaiter que chaque instant se reproduise éternellement.

Comment prolonger ? L'exercice les trois colonnes

À partir de la question : La vie a-t-elle un sens ?
Et de trois options proposées :

La vie a le sens que Dieu lui donne

La vie a le sens que chacun lui donne
La vie est absurde

Chacun prend une feuille qu'il sépare en trois colonnes.

1° Travail dans la première colonne. Chacun inscrit son choix, et le justifie de la façon à être le plus convaincant possible - travail d'autocritique nécessaire qui est une façon de devancer la critique de l'autre. Le texte sera relu et critiqué par quelqu'un d'autre de la classe, de façon anonyme : vous n'inscrivez pas votre nom sur la feuille, la personne qui vous relira ne saura pas que ce texte est le vôtre, vous ne saurez pas non plus qui vous aura critiqué.

2° Distribution des feuilles de façon qu'on ne sache pas de qui on hérite la copie. L'enjeu est de critiquer l'avis défendu - et ce même si vous êtes *a priori* d'accord, simplement parce que vous pouvez être d'accord pour d'autres raisons, parce que les raisons pour soutenir cet avis que vous partagez ne sont pas suffisamment crédibles, solides, complètes, etc (c'est même très intéressant dans ce cas). Tenter vraiment d'évaluer les forces et les faiblesses de l'argumentation de l'autre, autant de la forme que du fond. On peut ainsi reprocher à un texte son abstraction et souhaiter qu'il se concrétise dans des exemples (ou l'inverse : de ne soutenir une idée générale qu'à travers un exemple).

3° Récupérer sa feuille (on la reconnaît, même sans nom). C'est le point de vue définitif : votre avis nuancé, complété, modifié pour répondre aux critiques qui vous ont été faites. Essayer de voir que ce que vous pensiez solide ne l'était peut-être pas pour l'autre et de voir comment vous pouvez rendre ainsi votre texte plus convaincant grâce aux critiques de l'autre.

Analyse collective du travail et de ses enjeux autour des questions suivantes :

- Que doit-on faire lorsqu'on veut convaincre quelqu'un de quelque chose ?
- En quoi cela a-t-il changé quelque chose de ne pas savoir qui allait relire le texte ?
- Quelle est la différence entre convaincre et persuader ?
- En quoi cela a-t-il été important de ne pas savoir qui avait écrit le texte de la première colonne ?
- Quelle différence y a-t-il entre le travail qui était demandé dans la première et dans la seconde colonne ?
- Qu'avez-vous appris lorsque vous avez retrouvé votre feuille avec les remarques de vos camarades ?
- Quels sont les arguments que vous avez trouvés importants concernant chacune des positions ?
- Vos idées ont-elles changé entre ce que vous disiez au départ et ce que vous avez marqué à la fin ?

Notes

Une question, l'absurde

Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux : c'est le suicide. Juger que la vie vaut ou ne vaut pas la peine d'être vécue, c'est répondre à la question fondamentale de la philosophie. (...) La lutte elle-même vers les sommets suffit à remplir un cœur d'homme.

Ce sont les premières lignes du mythe de Sisyphe.

« D'un gérant d'immeubles qui s'était tué, on me disait un jour qu'il avait perdu sa fille depuis cinq ans, qu'il avait beaucoup changé depuis et que cette histoire 'l'avait miné'. On ne peut souhaiter de mot plus exact. Commencer à penser, c'est commencer d'être miné. La société n'a pas grand chose à voir avec ces débuts. Le ver se trouve au cœur de l'homme. C'est là qu'il faut le chercher. Ce jeu mortel qui mène à la lucidité en face de l'existence à l'évasion hors de la lumière, il faut le suivre et le comprendre » (p. 19)

"Il faut imaginer Sisyphe heureux."

dans l'attachement d'un homme à sa vie, il y a quelque chose de plus fort que toute les misères du monde. Le jugement du corps vaut bien celui de l'esprit et le corps recule devant l'anéantissement » (p. 22).

« Il arrive que les décors s'écroulent. Lever, tramway, quatre heures de bureau ou d'usine, repas, tramway, quatre heures de travail, repas, sommeil, et lundi mardi mercredi jeudi vendredi et samedi sur le même rythme, cette route se suit aisément la plupart du temps. Un jour seulement, le 'pourquoi' s'élève et tout commence dans cette lassitude teintée d'étonnement » (p. 29).

Adaptation :

« Lever, bus, deux fois 50 minutes de cours, récré, deux fois 50 minutes de cours, temps de midi, deux fois cinquante minutes de cours, récré, une fois 50 minutes de cours, bus, repas, sommeil et lundi mardi mercredi - ça s'arrête plus tôt, tiens - jeudi vendredi sur le même rythme. Ma vie a-t-elle un sens ? Quel sens cela pourrait-il bien avoir de faire ainsi toujours la même série d'actions. Après ce sera le travail. Et un jour la mort. La vie a-t-elle un sens ? Je n'en suis pas sûre. Camus doit avoir raison ! ».

ETRANGETE. CAMUS « voici l'étrangeté : s'apercevoir que le monde est 'épais', entrevoir à quel point une pierre est étrangère, nous est irréductible, avec quelle intensité la nature, un paysage peut nous nier. Au fond de toute beauté gît quelque chose d'inhumain et ces collines, la douceur du ciel, ces dessins d'arbres, voici qu'à la minute même, ils perdent le sens illusoire dont nous les revêtions, désormais plus lointains qu'un paradis perdu. L'hostilité primitive du monde, à travers les millénaires, remonte vers nous. Pour une seconde nous ne le comprenons plus (...). Le monde nous échappe puisqu'il redevient lui-même. Ces décors masqués par l'habitude redeviennent ce qu'ils sont. Ils s'éloignent de nous. De même qu'il est des jours où, sous le visage familier d'une femme, on retrouve comme une étrangère celle qu'on avait aimée il y a des mois ou des années, peut-être allons-nous désirer même ce qui nous rend si seul. (...) cette épaisseur et cette étrangeté du monde, c'est

l'absurde » (Le mythe de Sisyphe, Folio poche, p. 30-31).

« Un homme parle au téléphone derrière une cloison vitrée ; on ne l'entend pas, mais on voit sa mimique sans portée : on se demande pourquoi il vit » (p. 31).

Vivre et regarder l'absurde. Sentir l'absurde le plus souvent possible et le plus possible, c'est vivre le plus possible.

Vivre longtemps ou mourir jeune, c'est uniquement une question de chance. Il faut savoir y consentir.

« L'[absurde](#) naît de cette confrontation entre l'appel humain et le silence déraisonnable du monde ». Dans cette phrase est concentrée la puissance d'un conflit, d'une confrontation qui sous-tend et emporte l'œuvre de Camus. Deux forces s'opposent : l'appel humain à connaître sa raison d'être et l'absence de réponse du milieu où il se trouve, l'homme vivant dans un monde dont il ne comprend pas le sens, dont il ignore tout, jusqu'à sa raison d'être.

L'appel humain, c'est la quête d'une cohérence, or pour Camus il n'y a pas de réponse à ce questionnement sur le sens de la vie. Tout au moins n'y a-t-il pas de réponse satisfaisante, car la seule qui pourrait satisfaire l'écrivain devrait avoir une dimension humaine : « Je ne puis comprendre qu'en termes humains ». Ainsi les [religions](#) qui définissent nos origines, qui créent du sens, qui posent un cadre, n'offrent pas de réponse pour l'homme absurde : « Je ne sais pas si ce monde a un sens qui le dépasse. Mais je sais que je ne connais pas ce sens et qu'il m'est impossible pour le moment de le connaître. Que signifie pour moi une signification hors de ma condition ? ». L'homme absurde n'accepte pas de perspectives divines, il veut des réponses humaines.

L'absurde n'est pas un savoir, c'est un état acquis par la confrontation consciente de deux forces. Maintenir cet état demande une lucidité et nécessite un travail, l'absurde c'est la [conscience](#) toujours maintenue d'une « fracture entre le monde et mon esprit » écrit Camus dans [Le Mythe de Sisyphe](#). Ainsi l'homme absurde doit-il s'obstiner à ne pas écouter les prophètes (c'est-à-dire avoir assez d'imagination pour ne pas croire aveuglément à leur représentation de l'enfer ou du paradis) et à ne faire intervenir que ce qui est certain, et si rien ne l'est, « ceci du moins est une certitude ».

L'homme absurde ne pourrait échapper à son état qu'en niant l'une des forces contradictoires qui le fait naître : trouver un sens à ce qui est ou faire taire l'appel humain.

Une manière de donner du sens serait d'accepter les religions et les dieux. Or ces derniers n'ont pas d'emprise sur l'homme absurde.

L'homme absurde se sent innocent, il ne veut faire que ce qu'il

comprend et « pour un esprit absurde, la [raison](#) est vaine et il n'y a rien au-delà de la raison »⁴⁸.

Une autre manière de trouver du sens serait d'en injecter : faire des projets, établir des buts, et par là même croire que la vie peut se diriger. Mais à nouveau « tout cela se trouve démenti d'une façon vertigineuse par l'absurdité d'une mort possible »⁴⁸. En effet, pour l'homme absurde il n'y a pas de futur, seul compte l'ici et le maintenant.

La première des deux forces contradictoires, le silence déraisonnable du monde, ne peut donc être niée. Quant à l'autre force contradictoire permettant cette confrontation dont naît l'absurde, qui est l'appel humain, la seule manière de la faire taire serait le suicide. Mais ce dernier est exclu car à sa manière « le [suicide](#) résout l'absurde »⁴⁸. Or l'absurde ne doit pas se résoudre. L'absurde est générateur d'une énergie. Et ce refus du suicide, c'est l'exaltation de la vie, la passion de l'homme absurde. Ce dernier n'abdique pas, il se révolte.

Une réponse, la révolte

Oui, il faut maintenir l'absurde, ne pas tenter de le résoudre, car l'absurde engendre une puissance qui se réalise dans la révolte. La [révolte](#), voici la manière de vivre l'absurde. La révolte, c'est connaître notre destin fatal et néanmoins l'affronter, c'est l'intelligence aux prises avec le silence déraisonnable du monde, c'est le condamné à mort qui refuse le suicide. C'est pourquoi Camus écrit : « L'une des seules positions philosophiques cohérentes, c'est ainsi la révolte⁴⁸ ».

La révolte, c'est aussi s'offrir un énorme champ de possibilités d'actions, car si l'homme absurde se prive d'une vie éternelle, il se libère des contraintes imposées par un improbable futur et y gagne en liberté d'action. Plus le futur se restreint et plus les possibilités d'actions « [hic et nunc](#) » sont grandes. Et ainsi l'homme absurde jouit d'une liberté profonde. L'homme absurde habite un monde dans lequel il doit accepter que « *tout l'être s'emploie à ne rien achever* », mais un monde dont il est le maître. Et à Camus, qui fait de Sisyphe le héros absurde, d'écrire : « Il faut imaginer Sisyphe heureux ».

Bien que Camus réfute les religions parce que « on n'y trouve aucune problématique réelle, toutes les réponses étant données en une fois », et qu'il n'accorde aucune importance à l'avenir : « il n'y a pas de lendemain », sa révolte n'en est pas pour autant amoral. « La solidarité des hommes se fonde sur le mouvement de révolte et celui-ci, à son tour, ne trouve de justification que dans cette complicité ». Tout n'est pas permis dans la révolte, la pensée de Camus est [humaniste](#), les hommes se révoltent contre la mort, contre l'injustice et tentent de « se retrouver dans la seule valeur qui puisse les sauver du [nihilisme](#), la longue complicité des hommes aux prises avec leur destin ».

En effet, Camus pose à la révolte de l'homme une condition : sa propre limite. La révolte de Camus ne se fait pas contre tous et contre tout. Et

Camus d'écrire : « La fin justifie les moyens ? Cela est possible. Mais qui justifie la fin ? À cette question, que la pensée historique laisse pendante, la révolte répond : les moyens ».